

assez d'être le soldat de l'Entente. Elle en a assez aussi du gouvernement de M. Venizelos et de ses amis. Elle ne se retourne pas vers l'Allemagne. Quel appui en ce moment pourrait-elle en espérer ? Elle veut se croiser les bras, et se reposer, c'est ce qu'elle a, je crois, nettement signifié en votant contre l'homme dont la présence à la tête du gouvernement impliquait à ses yeux une longue suite d'efforts et beaucoup d'abnégation.

Il ne faut pas se faire d'ailleurs d'illusion sur les conséquences pratiques du vote de la Grèce. J'entends bien qu'on dit à Athènes que la Grèce n'a pas le moindre désir de se jeter dans les bras de l'Allemagne. Je sais bien que M. Venizelos donne à cette affirmation, un peu suspecte dans la bouche d'un Gounaris, tout le poids de son autorité. Mais, en fait, que va-t-il arriver ? Les sentiments germanophiles du roi Constantin n'ont jamais fait doute pour personne ; seuls se sont laissés tromper jadis par ses déclarations francophiles un certain nombre de fonctionnaires et de missionnaires politiques qui oubliaient et ses origines et son éducation. En tout cas, maintenant, tout le monde est convaincu et on pense bien que l'exil n'a pu que donner aux sentiments qu'il professe à l'égard de l'Allemagne une force nouvelle. Autrefois il aimait l'Allemagne, maintenant, en plus, il nous hait et parmi ses vertus le roi Constantin possède celle de la rancune, et à un degré éminent. Il va donc, plus ou moins ouvertement, avec l'aide de la reine Sophie, reprendre la germanisation de son royaume. On a pu dire qu'en juillet 1914, au moment de la déclaration de guerre, l'immense majorité des Grecs était favorable à la France. C'est exact : au moins dans leurs paroles un très grand nombre de Grecs témoignaient à notre pays une affection traditionnelle. Il n'en est pas moins vrai qu'il y avait en Grèce une propagande germanophile suivie et efficace. On savait où elle prenait naissance, en dehors bien entendu de la légation d'Allemagne, son centre naturel. L'influence allemande était, on peut le dire, suprême, d'abord à la Cour, dans l'entourage immédiat des souverains, de la reine surtout, d'où elle se répandait dans la haute société athénienne ; ensuite au Grand Etat-Major avec les Dousmanis et les Metaxas qui menaient contre la mission militaire française une guerre sourde et continue ; par là elle pénétrait dans les états-majors des divisions et dans les troupes. Malgré le ministre, les Dousmanis et